

Un modèle d'analyse de l'art mobilier paléolithique

*Monica Mărgărit**

*Universitatea Valahia din Târgoviște, Facultatea de Științe Umaniste, Str. Lt. Stancu Ion, nr. 34-36, 130108, Târgoviște, jud. Dâmbovița, e-mail: monicamargarit@yahoo.com

Mots clés: art mobilier, matière première, technique, chaîne opératoire.

Résumé : Les objets d'art mobilier découverts dans des sites préhistoriques sont souvent « vidés » des informations liées au contexte archéologique. Ils ont été sélectionnés selon des critères définis surtout par leur caractère exceptionnel par rapport au système de valeurs de la société actuelle. En plus, leur étude a été réduite à la description morphologique, à l'identification des similitudes, en vue de déterminer des « styles », en vue de les classer dans de différentes catégories typologiques. L'utilisation de taxinomies purement morphologiques pour identifier les types d'objets est à présent intensément critiquée. L'étude des artefacts devrait partir des micro-indices, mais, comme nous n'avons pas de microscope performant, nous établissons les données techniques sur la base des macro-indices. Ainsi, nous pouvons esquisser une fiche générale d'analyse de l'art mobilier paléolithique.

Les objets d'art mobilier découverts dans des sites préhistoriques sont souvent « vidés » des informations liées au contexte archéologique. Ils ont été sélectionnés selon des critères définis surtout par leur caractère exceptionnel par rapport au système de valeurs de la société actuelle. Cette intervention anthropique secondaire, suivie par des étapes de conservation qui ont, souvent, des effets inverses (l'écartement des colorants par le lavage ou la « reconstruction » des surfaces par l'utilisation de certains matériaux) ont conduit au placement des artefacts en dehors de leur contexte. En plus, leur étude a été réduite à la description morphologique, à l'identification des similitudes, en vue de déterminer des « styles », en vue de les classer dans de différentes catégories typologiques. Dans ces conditions, l'archéologie traditionnelle s'est développée autour de trois problèmes : identification, classification, chronologie.

L'utilisation de taxinomies purement morphologiques pour identifier les types d'objets est à présent intensément critiquée. Ainsi, un objet d'art mobilier en soi n'a qu'une existence purement formelle, sa fonction n'est que potentielle. Il doit faire partie d'une chaîne opératoire – qui peut être définie comme une « relation qui s'active pour réaliser un projet et pour transformer un matériel en produit » (R. Cresswell, 1993). Les recherches actuelles commencent, pourtant, à s'orienter vers la reconstitution des étapes techniques de la chaîne opératoire qui, à côté de l'étude du style (qu'il faut ne pas abandonner) permettent de retrouver le « contexte perdu » de ces objets. Partant des observations microscopiques des objets originaux, comparées avec les résultats expérimentaux, on a établi une base de données pour les indices microscopiques (par l'activité de Fr. d'Errico (1994) et de C. Fritz (1999)). Ainsi, on a réussi à reconstituer la succession des gestes qui ont produit divers objets ou décors (identification des lignes gravées par le même instrument, reconstitution du sens de mouvement de l'outillage, du nombre de passages par la même incision, découverte de la succession des gravures et évaluation du temps nécessaire pour la réalisation d'un décor), ainsi que les caractéristiques de l'outillage utilisé, partant de la prémisse que les différents comportements techniques sont des indices importants pour la différenciation des unités ethniques ou des groupes culturels (Fr. d'Errico, 1991a, 1991b, 1992, 1994). L'étude des processus naturels qui peuvent créer des pseudo-objets et la détermination de critères pour l'identification des modifications d'origine anthropique a conduit à l'élimination de bien des objets considérés « d'art » pendant les périodes antérieures au Paléolithique supérieur et ont remis en question le moment de l'apparition de la pensée symbolique (L. R. Binford, 1981; Fr. d'Errico, P. Villa, 1997)

De manière idéale, l'étude des artefacts devrait partir des micro-indices établis par les chercheurs mentionnés, mais, comme nous n'avons pas de microscope performant, nous établissons les données techniques

sur la base des macro-indices. Ainsi, nous pouvons esquisser une fiche générale d'analyse de l'art mobilier paléolithique. Portant, à notre avis, il n'existe pas de « méthode » stricte pour l'enregistrement des données, mais une multitude de démarches répondant aux particularités de chaque catégorie d'objets.

1. Contexte archéologique de la découverte et numéro d'inventaire. Dans une fiche d'analyse, cette rubrique devrait offrir des informations liées au site d'où l'objet provient et à la place où il est conservé.

2. Etat de conservation. Il doit suivre deux coordonnées : l'état de conservation du point de vue de la forme de l'objet et l'état de conservation de la surface. La forme conservée peut être intégrale (100-95% du volume initial), fracturée (95-50%) ou réduite à un fragment (moins de 50% de la pièce initiale). La forme initiale peut être évaluée soit partant de la forme intégrale des objets standardisés, soit partant des parties fracturées, encore visibles. Pour les pièces non-standardisées il est difficile à évaluer la forme initiale de la pièce et de distinguer les brisures après sédimentation de celles brutes non-aménagées de la matière première.

Pour un décor, son état peut être, aussi, intégral, fracturé ou fragmentaire, selon les mêmes pourcentages décrits antérieurement. Il est influencé aussi par l'état de la surface de la pièce. Sur celle-ci, les contraintes sont multiples : tant pendant la sédimentation – des facteurs physico-chimiques, mais aussi ultérieurement, pendant les fouilles archéologiques et à travers les modalités de conservation. Les degrés pour décrire l'état de conservation de la surface sont : bon (surface compacte), moyen (surface moyennement détériorée) et mauvais (stade altéré, détériorations d'origines diverses).

3. Matière première. Selon les ethnologues, les sociétés traditionnelles utilisent pour les objets d'art une grande diversité de supports, dépassant ceux utilisés dans les activités de subsistance. Ces supports ne sont pas choisis au hasard, chacun est chargé de diverses connotations symboliques connues, du moins à un certain niveau, par tous les membres de la société. Les techniques d'acquisition de la matière première sont tellement intégrées dans les rapports sociaux qu'un changement dans un domaine produit des mutations dans l'autre. Ainsi, les études de A. Scheer (2003), la Weinberghöhle et Brillenhöhle ont démontré que le choix de la matière première pour confectionner divers outils était indépendant de la quantité de matière première disponible. L'os et le bois du renne, bien qu'abondants dans ces habitats, ont été peu utilisés, en faveur d'autres espèces, ce qui prouve l'existence de certaines contraintes culturelles et non pas économiques, comme l'évolution de la faune. Probablement, les supports les plus appréciés étaient ceux qui présentaient des qualités esthétiques particulières et étaient difficiles à procurer (L. S. Dubin, 1995). Nous ne pouvons pas reconstituer les critères esthétiques des sociétés paléolithiques pour identifier les qualités attribuées à chaque type de support. C'est peut-être seulement la rareté qui constitue une dimension archéologique abordable.

Les objets d'art mobilier du paléolithique sont confectionnés soit en matières dures animales - os, bois, ivoire, dent ou coquille, soit en roches diverses - silex, marne, grès, etc.

Hormis la contrainte culturelle, les propriétés mécaniques des supports ont déterminé leur choix en tant que matière première pour la réalisation d'un type d'objet. L'os, l'ivoire et le bois de cervidé présentent des propriétés différentes en fonction de leur axe longitudinal, radial et tangentiel. L'os et le bois ont une résistance supérieure en sens longitudinal, tandis qu'en sens perpendiculaire ils sont plus flexibles. En même temps, la structure externe et celle interne ont des duretés différentes pour ces matières premières. Un exemple est donné par l'ivoire même, qui, vers l'extérieur, présente une exfoliation en cercles concentriques de grosseurs variables, qui offrent des supports excellents pour la transformation, tandis que la partie interne forme, autour de la cavité pulpaire, un noyau compact et homogène, difficile à transformer avec des outils en silex, et c'est pourquoi elle a été souvent abandonnée (R. White, 1992).

Les études expérimentales ont démontré que l'os, le bois de cervidé et l'ivoire deviennent plus flexibles s'ils ont été tenus antérieurement dans l'eau. Cette propriété se traduit aussi par une plasticité accrue de la surface, qui devient plus malléable pour la gravure (M. Grégor, 1985). Le « mouillage » de le bois dans l'eau est pratiqué par les Esquimaux du détroit de Béring, qui ensevelissent le bois de renne dans une peau d'animale, humidifiée en permanence, ainsi que par ceux de l'Alaska, qui la submergent dans de l'eau bouillante (M. Chech, 1974). Mais, lorsqu'on travaille avec un os tenu dans l'eau, comme la matière première écartée par le silex est humide, elle reste dans les incisions créées et diminue la lisibilité de la profondeur réelle de l'incision. En revanche, l'os sec est plus difficile à graver, mais sa surface reste propre et la matière est facilement éloignée. Les mêmes observations sont valables aussi pour le bois ; pourtant, un de ses avantages reste la teinte plus foncée de la couche extérieure qui facilite l'observation – les gravures apparaissent plus claires sur un fond brun.

Dans une étude, lorsqu'il est possible, il faudrait déterminer aussi la partie du squelette de laquelle provient le support et le sexe de l'animal. Ces informations ne manquent pas d'importance, parce que le type de matière première utilisé est un indicateur important pour la quantité de temps et d'effort investies dans la production, en fonction à la fois de sa disponibilité et de la facilité avec laquelle on peut la transformer. Si la provenance est locale, la matière première pouvait être obtenue soit comme produit de la chasse (ex. dents, os, bois) ou par collection (bois tombés, ivoire, coquilles). Si la matière première est une importation, elle peut offrir des informations importantes liées à un éventuel transport et au lieu de provenance, donc aux échanges inter-communautaires. Les coquilles ou les canines de cerf, utilisés en tant qu'éléments d'ornement, se prêtent le mieux aux échanges. Leur signification culturelle était tellement forte que, dans le mental de la communauté, certaines formes/espèces exotiques, probablement difficile à procurer, sont restées bien imprimées et ont été reproduites en ivoire. C'est le cas du célèbre exemplaire en ivoire reproduisant l'espèce *Cypreae*, de Pair-non-Pair (Y. Taborin, 2004) ou des canines de cerf, confectionnés aussi en ivoire, de certains sites gravettiens polonais et allemands (M. Otte, 1981).

Les comparaisons ethnographiques démontrent, comme pour le cas de la matière osseuse, que le choix d'un support lithique pour un objet d'art se fait selon des critères stricts, chaque type de pierre ayant une symbolique à part. La pierre utilisée peut conditionner la fonction de l'objet. La détermination de la nature minéralogique de la matière première peut contribuer à l'identification du lieu d'approvisionnement, selon lequel on peut déterminer si l'objet a été confectionné par le groupe respectif ou la matière première a été obtenue par échange, sous forme brute ou finie. Même si la collection ou l'échange ne laissent pas de trace visible du point de vue archéologique, ils peuvent être suggérés par les données contextuelles, comme la distance par rapport aux sources d'approvisionnement. Dans les sociétés traditionnelles, ces dépôts sont souvent « chargés symboliquement » et repérés comme tels dans la géographie mentale du groupe (L. S. Dubin, 1995). Les pierres rares ont eu, sans doute, un statut particulier. Donc, il semble important d'essayer de réévaluer la disponibilité de différentes roches d'être transformées en objets d'art mobilier. La dureté de la pierre détermine la vie de l'objet. Parfois, certaines pièces impliquent une utilisation pendant plusieurs générations, tandis que d'autres ne sont liées qu'à un seul individu ou même à un seul moment de la vie de celui-ci - initiation, par exemple. Par conséquent, ce critère aussi, à côté de la rareté, de la couleur et de la morphologie, pourrait être un des critères de sélection de la matière première.

4. Dimensions. Les mesures les plus souvent utilisées sont la longueur, la largeur et la grosseur/l'épaisseur ou le diamètre, si l'objet est circulaire. Elles peuvent être déterminées pour l'objet en entier ou séparément pour chaque partie - distale, mesiale ou proximale. En même temps, il est nécessaire de déterminer les dimensions de la partie active - s'il s'agit d'un outillage ou d'une éventuelle perforation. Ces données sont importantes, surtout lorsqu'on dispose pour un certain site de séries d'outillages du même type. On peut identifier ainsi une éventuelle standardisation du support ou la même fonction de ces outillages. Malheureusement, la majorité des pièces provenant de niveaux paléolithiques sont fragmentées, ainsi qu'on ne peut pas, en général, identifier toutes les dimensions.

5. Description de l'objet/ morphologie. La détermination initiale de certaines conventions morphologiques de description des pièces peut faciliter ensuite la définition de toute la série d'objets.

Ainsi, la face inférieure est celle qui correspond à la partie intérieure (tissu spongieux) de l'os, du bois, etc. et celle supérieure est celle qui correspond à la partie externe. Il existe pourtant des cas où *spongiosa* a été enlevée et la morphologie initiale de la matière première a été intégralement modifiée, ainsi qu'on ne peut pas identifier avec certitude la partie interne et la partie externe. Dans ce cas, les faces sont déterminées en fonction d'autres éléments - la face sur laquelle on développe la partie active, l'existence d'un décor sur l'une des faces, etc. Pour des pièces de différentes roches, la face supérieure et celle inférieure doit tenir compte, comme dans le cas précédent, de la partie interne et celle externe de la roche. L'identification est pourtant beaucoup plus difficile à réaliser au cas où le cortex aurait été écarté. Par conséquent, ici on tiendra compte d'autres éléments d'identification. Dans cette étape on détermine aussi la section et le profil général de la pièce.

L'étape suivante implique l'identification de la partie proximale, mesiale et distale de l'objet. Celui-ci sera orienté avec la partie active vers le haut, celle-ci correspondant à la partie distale, alors que la partie gantée ou tenue dans la main correspond à la partie proximale. Pour chacune de ces parties sont nécessaires des descriptions détaillées concernant la section et la forme des côtés, ainsi que la morphologie des extrémités. Une éventuelle perforation sera décrite par rapport à la partie active. La description d'un décor se réalise pour les faces définies, partant des conventions de la position et de la division de l'objet.

6. Technique. En sens général, par le terme technique \approx chaîne opératoire sont définies toutes les opérations effectuées en vue de réaliser un objet, de l'extraction d'une matrice de la matière première et jusqu'au finissage. La manière dont les étapes d'une chaîne sont articulées entre elles et les chaînes sont articulées dans un ensemble constituent les structures techniques (R. Cresswell, 1983). L'étude de la technique vient compléter le point no. 3, parce que, le temps investi dans une création (il y a une différence fondamentale entre une simple gravure géométrique et une sculpture en ronde-bosse) peut relever l'importance de l'artefact dans le cadre du système social.

Dans la technique d'exécution, la première étape est toujours le **débitage**, qui consiste en la fracturation d'un bloc de matière première en vue de créer la matrice du futur objet. Ensuite vient le **façonnage**, par l'intermédiaire duquel le pièce acquiert la forme générale désirée. Dans cette étape on fait des opérations de polissage ou de décor, qui ne modifient pas la forme générale de l'outillage, mais lui impriment un aspect de finalité. Toutes ces étapes sont reconstituées sur la base des stigmates présents sur les pièces, un stigmatte étant une « *empreinte durable laissée sur une pièce, résultant de la rencontre d'un outil, d'un geste et d'une matière* » (A. Averbouh, 2000, p. 128).

Pour l'étape du **débitage**, les modalités d'extraction de la pré-forme de l'objet correspondent à deux techniques : **de fracturation** et **d'usage**. Les techniques de fracturation sont caractérisées par une percussion lancée, traduite par un choc violent appliqué au bloc de matière première, tandis que les techniques d'usage consistent dans une percussion appliquée, exercée par la pression de la main, par l'intermédiaire d'un outillage, sur la matière. De la première catégorie font partie: *la percussion directe*, *la percussion indirecte* et *la flexion*, et de la deuxième: *le rainurage* et *le sciage*. Leur identification se fait sur la base de la morphologie des stigmates au niveau de la fracture.

La percussion directe (fig. 1) – provoque le cassage de la matière première par un choc violent, généré par l'action de haut en bas d'un percuteur actif – galet – ou de la matière première sur un percuteur stable – enclume. S'il s'agit d'un noyau lithique, les produits d'une percussion sont les éclats, les lames et les lamelles. Ceux-ci présentent des stigmates caractéristiques: talon, bulbe, esquille, ailettes, ondes de percussion. Ces stigmates démontrent une percussion intentionnée et non pas l'action des agents naturels.

La percussion indirecte (fig. 2) – la fracturation de la matière, surtout en sens longitudinal – est réalisée à l'aide d'un percuteur et d'un outillage intermédiaire, qui joue le rôle de petit ciseau. On applique un mouvement répété, de haut en bas, à coups courts et intenses (N. Provenzano, 2004). Cette technique imprime une meilleure direction à la fracture. Parfois, la morphologie de la partie active du petit ciseau est imprimée sur les marges de fracture.



Fig. 1– Les stigmates caractéristiques pour la percussion directe



Fig. 2 – La percussion indirecte



Fig. 3 – Rainurage



Fig. 4 - Sciage suivi d'une flexion

La flexion (fig. 4) – consiste dans la fracturation de la matière première par un mouvement continu, à la main ou à l'aide d'une pièce d'appui. La fracture est très irrégulière, ayant une morphologie en languette. Assez souvent, la flexion peut intervenir pendant la deuxième étape de l'action de débitage, après que l'os a été aminci suffisamment, jusqu'au tissu spongieux, éventuellement par sciage.

Le rainurage (fig. 3) – la fracturation se réalise en coupant, par un mouvement de va-et-vient, à l'aide d'un outillage ayant une partie active du type burin. On crée une rainure profonde, une section en U et de longues stries parallèles entre elles, visibles sur les marges de la coupure. L'opération de *rainurage* est utilisée à la fois dans le cadre de l'opération de débitage, que dans le cadre de l'opération de façonnage. La technique du double rainurage, apparue au Gravettien, permet l'extraction de baguettes à forme prédéterminée. On commence par tracer deux rainures parallèles, qui deviennent ensuite convergentes. Quand on atteint le tissu spongieux, dans la rainure on introduit une pièce intermédiaire, ayant le rôle de coin. Selon des études récentes, cette pièce était plutôt en bois qu'en silex (A. Legrand, 2000). L'invention de cette technique a permis pour la première fois une prédétermination totale de la forme des supports, l'artisan étant libéré des contraintes morphologiques et volumétriques de la matière osseuse.

Le sciage – le sectionnement s'applique en sens transversal sur l'axe longitudinal de l'outillage, par le même mouvement de va-et-vient, à l'aide d'un outillage à arête aiguë. Il en résulte une incision droite, à section en V ouvert, ayant à l'intérieur des stries parallèles entre eux, tangents par rapport à la circonférence de la pièce et qui s'entrecroisent avec d'autres stries à mesure que l'outillage lithique progresse autour de la matrice. Expérimentalement, on a démontré que le sciage n'est pas bien adapté aux grands volumes, comme l'ivoire ou le bois, parce que le silex se bloque et, pour continuer, on a besoin d'une autre technique (M. Christensen, 1999). Ainsi, on l'utilise surtout pour l'os. Cette technique, comme celle précédente, apparaît dans l'étape du débitage, du façonnage, mais on peut l'utiliser aussi pour des perforations.

Les techniques d'usage de surface sont caractérisées par un écartement fin de matière, destiné à régulariser les faces de l'outillage. Ces techniques sont : *le raclage*, *l'abrasion* et *le polissage*. Les techniques d'usage en profondeur conduisent à un écartement important de matière, et sont : *l'incision*, *le rainurage* et *le sciage*.



Fig. 5 – Les stigmates caractéristiques pour le raclage



Fig. 6 – L'abrasion

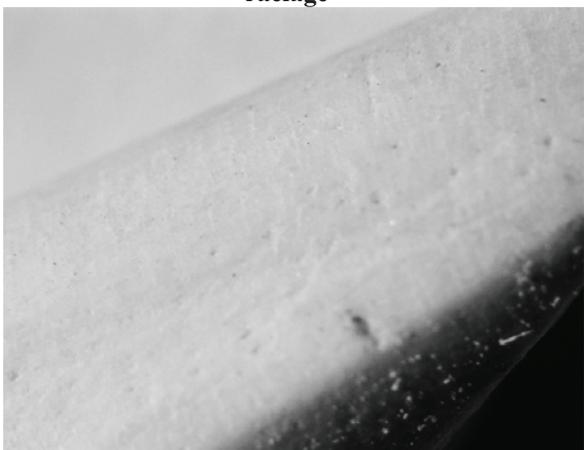


Fig. 7 – Le polissage



Fig. 8 – L'incisions

Le raclage (fig. 5) – vise la régularisation de la surface de l'objet, par l'élimination de petits éclats de matière, par un mouvement unidirectionnel à l'aide d'un outillage, ayant une arête aiguë.

L'abrasion (fig. 6) – consiste dans le frottement de l'objet, par un passage répété, unidirectionnel, sur une pierre abrasive. Les stigmates de ce type de façonnage consistent en stries droites ou circulaires, parallèles entre elles, visibles à l'œil nu.

Le polissage (fig. 7) – présente la même élimination de particules de petites dimensions par un mouvement de frottement sur divers matériaux abrasifs – tissus végétaux, pierre à granulation fine, cendres. La surface résultée présente un éclat plus fort que celui résulté de l'abrasion, les stigmates étant visibles surtout au microscope.

L'incision (fig. 8) – provoque l'écartement de matière par le creusage à l'aide d'un outillage ayant une pointe aiguë, du type burin. Le mouvement est unidirectionnel, le résultat en étant une rainure à profil varié, en fonction de la morphologie de la pointe de l'outillage. Elle apparaît surtout dans le cas de la réalisation d'un décor, mais elle peut apparaître aussi pendant l'étape de débitage. Par exemple, elle peut précéder le rainurage, traçant la direction de la future rainure. En plus, elle peut faciliter la mise d'un manche ou la fixation d'un adhésif sur diverses pièces (E. David, 2004).

Parfois, la perforation peut intervenir aussi, soit en vue de pouvoir pendre l'objet, surtout dans le cas des objets d'ornement, soit pour pouvoir mettre un manche. Les modalités de perforation sont multiples, à la fois comme technique et comme outillages utilisés. La perforation peut être réalisée soit avant, soit après le façonnage final.

- *La perforation par sciage* – se réalise avec un outillage du type *burin* par un mouvement de va-et-vient, sur une surface bien circonscrite. La morphologie est « en cuvette » avec une section en V et une ouverture allongée.

- *La perforation par abrasion* – conduit à l'écartement de la matière première sur une surface considérable, par frottement, généralement circulaire, sur un matériel abrasif, jusqu'à la perforation.

- *La perforation par pression* – il s'agit d'une perforation réalisée par l'écartement concentrique, successive, de petits éclats. Elle est réalisée à partir des deux faces, et, en général, finalisée par une rotation circulaire faite pour élargir et pour régulariser l'orifice.

- *La perforation par rotation* (fig. 9) – permet d’obtenir une perforation ayant une morphologie circulaire régulière. Elle peut être réalisée à l’aide d’un *perçoir*, à l’aide d’un bâton ayant une extrémité perforante - une sorte de vrille -, qui peut être aussi une pièce lithique aiguisée (perforation « *à la drille* ») ou à l’aide d’un bâton ayant une tige droite et lisse (perforation « *par carottage* ») (fig. 11)). Le procédé de perforation proprement dit peut être précédé soit par un raclage localisé (fig. 10), soit par une coupe/taille, aussi localisée, en vue d’amincir la zone à perforer.



Fig. 9 – La perforation par rotation



Fig. 10 – La perforation par rotation précédé par un raclage localisé



Fig. 11 – La perforation « par carottage »



Fig. 12 – La perforation par percussion

Sur les pièces archéologiques on a identifié deux techniques de perforation par rotation :

1. Continue – consiste dans la perforation à partir d’une ou des deux faces par rotation circulaire continue. On forme respectivement un cône ou deux cônes qui s’entrecroisent au sommet, ayant un profil droit, concave ou divisé en plusieurs polyèdres, si l’orientation de l’outillage a été changée pendant le processus de perforation.

2. Par rotation alternative – deux types de stigmates peuvent être interprétés comme appartenant à ce type de perforation:

- perforation alternative ayant une amplitude de 360° – la perforation est presque circulaire, étant entourée par une dépression striée, en forme de croissant. Elle se développe autour d’une proéminence qui indique le « point mort » du mouvement alternatif de l’instrument qui, par raclage, a creusé l’objet. Les études de D. Stordeur (1979) ont montré que dans le cas de ce type de perforation on utilisait plutôt un burin très aiguisé qu’un perçoir.

- perforation alternative ayant une amplitude de 180° ou en deux temps – l’objet présente d’un côté et de l’autre de la perforation deux cupules d’amplitude similaire. Comme pour le cas précédent, elles sont striées, indiquant une action de *raclage*. La jonction des deux cupules est marquée par une proéminence. Cette technique crée une perforation bilobée et si on la combine à une rotation circulaire continue, la perforation sera ronde.

- *La perforation par percussion* (fig. 12)- consiste dans la perforation à l’aide d’un percuteur aiguisé, tenu simplement dans la main, par une percussion directe. On obtient un orifice subcirculaire ou rectangulaire, irrégulier, les marges de la perforation ayant un aspect « ébréché », à points d’impact évidents.

7. Décor. La présence d'un décor implique quelques commentaires. Il est toujours assimilé à l'art mobilier, qui regroupe, ainsi, une grande variété d'objets, ayant des fonctions et des significations distinctes. Il s'agit d'armes de chasse (pointes de flèches, harpons, propulseurs, baguettes demi-rondes), d'outillages (perceuses, petits ciseaux, spatules, percuteurs, etc.), statuettes ou objets décoratifs (pendentifs, dents et coquilles perforées). Les sujets représentés et leur style peuvent faire référence directe aux producteurs et à leur environnement socioculturel. En plus, la distribution géographique du décor et le nombre d'objets sont des repères importants pour l'identification de la fonction des sites et de la « géographie sociale » des sociétés préhistoriques (M. Conkey, 1984).

Une autre remarque que l'on doit faire se réfère à la différence d'analyse entre un objet – ayant la même fonctionnalité – non-décoré et un objet décoré. Dans le premier cas, l'analyse des processus de fabrication et d'utilisation est très détaillée, dans le deuxième, l'analyse stylistique domine. Ainsi, dans l'industrie osseuse les processus technologiques sont bien définis, tandis que dans l'art mobilier ils sont négligés.

La gravure – définie comme l'action d'un instrument lithique sur une surface, par l'écartement de la matière première. L'unité de base de la gravure est la ligne, dont la morphologie est composée de deux côtés, fond et marges (fig. 13), étant caractérisée par forme – ligne étroite ou large ; section – en V ou en U et profondeur – ligne simple ou réalisée par le passage répété de l'outillage lithique. Malgré sa simplicité, la ligne gravée peut relever une multitude d'informations technologiques. Elle n'est que la trace laissée par un artisan préhistorique, donc elle peut être un indice révélateur pour la dynamique de ses gestes.

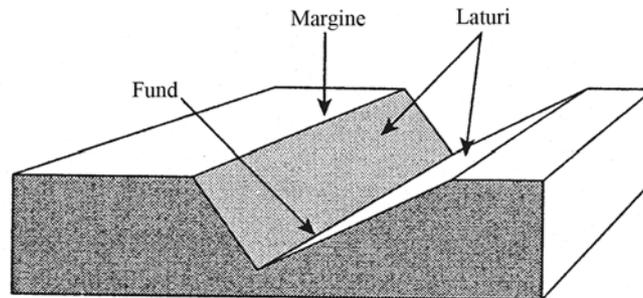


Fig. 13 – La morphologie d'une incision (après C. Fritz, 1999)

L'étude macroscopique permet de déterminer quelques données descriptives concernant le support et le décor. Les empreintes en plastiline facilitent le décryptage du décor, surtout lorsqu'il s'agit d'un support cylindrique ou lorsque le décor se développe sur deux faces. On peut déterminer : la continuité ou la discontinuité d'une ligne, la profondeur et le profil et le profil d'une incision et même l'intersection des lignes. Beaucoup plus utile s'avère l'étude à l'aide d'une loupe binoculaire. Alors on peut identifier, avec une grande précision, la profondeur des incisions, leur succession en fonction des intersections, les accidents sur le parcours de l'incision ou à la sortie de l'outillage, le profil symétrique ou asymétrique, la latéralité de l'artisan.

La gravure peut être le résultat d'un seul passage de l'outillage (trait unique) ou du passage répété, dans le même sens, ou d'un mouvement de va-et-vient (trait repassé). Dans le deuxième cas, la ligne présente souvent des franges à ses extrémités, correspondant à l'entrée ou à la sortie de l'outillage. En même temps, lorsque la ligne est approfondie, sur ses marges peuvent apparaître des lignes superficielles. Leur présence permet la différenciation de la ligne gravée par un seul passage de celles creusées par des passages répétés. En plus, si les sorties accidentelles se développent dans les deux sens, cela indique que la ligne a été creusée par un mouvement de va-et-vient. Un artisan habile peut pourtant réaliser une ligne sans aucun incident. Si ces indices sont absents, la distinction entre les deux types de lignes peut se faire en fonction de largeur et profondeur (Fr. d'Errico, 2001).

En ce qui concerne le profil, on a déterminé cinq types d'incisions, illustrés dans la figure ci-dessous (fig. 14):

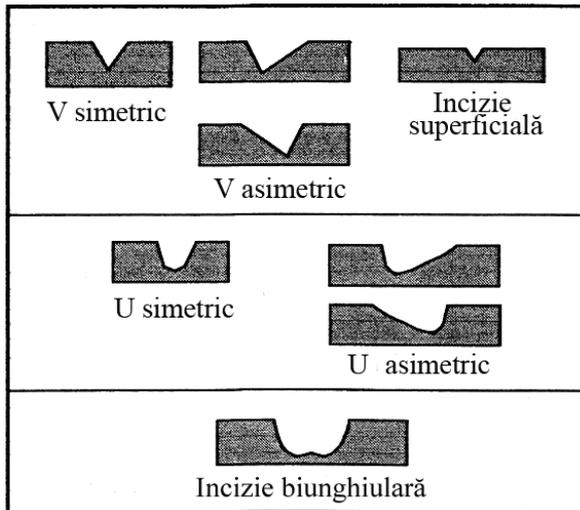


Fig. 14 – Types d'incisions
(après M. Crémades, 1994)

Comme on a précisé, macroscopiquement, on peut déterminer aussi la succession de deux lignes qui s'entrecroisent : la deuxième est un peu décalée de son parcours lorsqu'elle rencontre la première. On peut déterminer ainsi le point d'entrée et le point de sortie de la deuxième ligne.

La jonction (fig. 8) – avec un outillage lithique on peut graver une deuxième ligne qui a, sur une certaine distance, le même parcours que la ligne gravée la première. Deux indices permettent l'identification de la ligne secondaire:

- entrecroisant la première ligne, la deuxième souffre un léger changement de direction;
- prolongeant de manière imaginaire la direction des deux lignes après le point de jonction, on identifie la ligne secondaire par le fait qu'elle ne présente pas de continuité.

La peinture – le caractère intentionnel des traces de couleur est difficilement identifiable. Si l'ocre est présent sur toute la surface de l'objet il peut être le résultat de l'imprégnation du colorant du sol ou du polissage de l'objet. Mais si le colorant est limité au décor, son intentionnalité est évidente.

8. Fonction. Idéalement, si la pièce n'est pas fragmentée, la fonction peut être identifiée par l'intermédiaire de la partie active, des stigmates d'usage ou de différentes perforations. En réalité, pourtant, la majorité des artefacts sont fragmentés. Pour cela, les déterminations fonctionnelles de ces outillages doivent être déterminées sur la base de la corrélation entre résultats expérimentaux, étude des micro-stigmates, analogies fonctionnelles (comparaisons ethnographiques) et données archéologiques. La fonction révèle des aspects importants de la vie économique - le cas des outils - ou artistique et religieuse - les objets d'art mobilier des communautés préhistoriques.

9. Contexte de l'abandon et éventuelle réutilisation.

Le contexte archéologique détermine le potentiel informatif de l'objet. Le contexte clairement privilégié est représenté par les tombeaux, malheureusement ils sont rares et la plupart des pièces ont été abandonnées ou perdues sans un contexte significatif du point de vue archéologique, surtout après la fragmentation de la partie active. Pourtant il y a des cas où la zone de la fracture a été réaménagée et la pièce a continué son « existence ». Dans ce cas, on peut émettre deux hypothèses : la signification de la pièce était particulière pour le possesseur, qui a voulu pouvoir continuer à l'utiliser, ou le manque de matière première a obligé à une gestion stricte des supports.

10. Analogies. Sont préférables les analogies technologiques et stylistiques avec des objets similaires dans le cadre de la même culture, pour voir si l'attribution culturelle est justifiée ou non.

BIBLIOGRAPHIE

- Averbouh A., *Technologie de la matière osseuse travaillée et implication paléolithologique; l'exemple des chaînes d'exploitation du bois de cervidé chez les magdaléniens des Pyrénées*. Thèse de doctorat, Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, 2000, p. 128
- Binford L. R., *Bones, Ancient Men and Modern Myths*, New York Academic Press, 1981

- Chech M., *Essai sur les techniques de débitage des bois de renne au Magdalénien*, Mémoire de maîtrise, Paris, X, 1974
- Christensen M., *Technologie de l'ivoire au Paléolithique supérieur. Caractérisation physico-chimique du matériau et analyse fonctionnelle des outils de transformation*, BAR, International Series n. 751, Oxford, 1999
- Conkey M., To find ourselves: art and social geography of prehistoric hunter-gatherers, *Past and Present in Hunter-Gatherer Studies*, C. Schrire (ed.), New York Academic Press, 1984, p. 253-276
- Cresswell R., Transferts de technique et chaînes opératoires, *Techniques et culture*, 2, 1983, p. 143-163
- Cresswell R., Tendance et fait, logique et histoire, *Technique et culture*, 21, 1993, p. 37-59
- David E., Fiche transformation des matières dures d'origine animale dans le Mésolithique ancien d'Europe du Nord, *Fiches de la Commission de nomenclature sur l'industrie de l'os préhistorique, Cahier XI: Matières et techniques*, Editions Société Préhistorique Française, Paris, 2004, p. 114-149
- d'Errico Fr., Microscopic and statistical criteria for the identification of prehistoric systems of notation, *Rock Art Researches*, 8, 1991a, p. 83-93
- d'Errico Fr., Études technologiques à base expérimentale des entailles sur matière dure animale. Implications pour l'identification de systèmes de notation, *25 ans d'études technologiques en Préhistoire*, XI^e Rencontres Internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes, Éditions APDCA, 1991b, p. 83-97
- d'Errico Fr., Technology, motion and the meaning of epipaleolithic art, *Current Anthropology*, 33 (1), 1992, p. 94-109
- d'Errico Fr., *L'art gravé azilien. De la technique à la signification*, XXXI^e suppl. a Gallia Préhistoire, CNRS Editions, 1994
- d'Errico Fr., Un modèle d'analyse pour l'étude des plaquettes gravées, *Die Gravierten Frauendarstellungen von Gönnersdorf*, G. Bosinski, Fr. d'Errico, P. Schiller (eds.), Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 2001
- d'Errico Fr., Villa P., Holes and grooves. The contribution of microscopy and taphonomy to the problem of art origins, *Journal of Human Evolution*, 1997, 33, p. 1-31
- Dubin L. S., *The History of Beads from 30.000 B.C. to the Present*, Thames and Hudson, London, 1995
- Fritz C., *La gravure dans l'art mobilier magdalénien, de geste à la représentation*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, dAf no. 75, 1999
- Grégor M., *Bone, Antler, Ivory and Horn, the Technology of Skeletal Materials since the Roman Period*, Croom Helm eds, London, 1985
- Legrand A., *Vers une identification technique et fonctionnelle des outils biseautés en matières osseuses: le site magdalénien de la Garenne Saint-Marcel (Indre)*, DEA de Préhistoire, Université de Paris, 2000
- Otte M., *Le Gravettien en Europe Centrale*, De Tempel, Brugge, vol. 1, 1981
- Provenzano N., Fiche terminologie du travail des matières osseuses, du Paléolithique aux Âges des Métaux, *Fiches de la Commission de nomenclature sur l'industrie de l'os préhistorique, Cahier XI: Matières et techniques*, Éditions Société Préhistorique Française, 2004, p. 29-38
- Scheer A., Mammouth et renne, ressources de matières pour la fabrication des outils pendant le Gravettien au bord du Danube allemand, Programme et résumé du Colloque du G.D.R. 1945, *Comportements des Hommes du Paléolithique moyen et supérieur en Europe: territoire et milieux*, 8-10 jan. 2003, Muséum d'Histoire Naturelle, Paris

- Stordeur-Yedid D., *Les aiguilles à chass au Paléolithique*, XIII^e suppl. à Gallia Préhistoire, Edition du CNRS, 1979
- Taborin Y., *Langage sans parole. La parure aux temps préhistoriques*, La maison des roches, 2004
- White R., Ivory personal ornaments of Aurignacian age: technological, social and symbolic perspectives, *Le travail et l'usage de l'ivoire au Paléolithique supérieur*, J. Hahn et al. (eds.), Ravello, 1992, p. 29-62